

d'ouvriers. Le père vint à mourir. Martyr du travail, il avait trop présumé de ses forces : la fatigue l'avait tué à trente-deux ans. Pour tous, la maladie est une chose affreuse ; mais pour l'ouvrier c'est le pire des fléaux ; car n'ayant que son travail pour toute ressource, il voit se tarir rapidement la source de son bien-être. Pour nourrir sa femme et ses enfants, il vend en quelques mois le produit de dix ou vingt années de travail, et, quand la mort arrive, il les laisse sans asile et sans pain.

Tel fut le sort de la pauvre famille dont nous parlons. Lorsque le père mourut, la chambre était froide et vide. A part le crucifix de bois suspendu à la muraille, tous les meubles en avaient disparu. La mère ne perdit cependant pas courage, et, s'épuisant à son tour pour nourrir ses deux enfants désormais orphelins, elle passa les jours et les nuits à un travail fiévreux. Hélas ! la noble femme ! elle ne fut pas plus heureuse que son mari. Au bout de quelques semaines, elle tomba dangereusement malade.

Un matin une voisine entra chez elle pour lui rendre les petits services nécessaires à sa position. Elle la trouva froide et sans vie. La mort, durant la nuit, avait passé par là. A la lueur incertaine de l'aube naissante, l'obligeante voisine aperçut les deux petits orphelins qui sommeillaient en souriant dans leur berceau.

Pauvres enfants !..... ils ignoraient le malheur qui venait de les frapper..... L'humble femme s'agenouilla devant le cadavre de leur mère, lui ferma pieusement les yeux et recouvrit son visage de son dernier drap.

Pendant qu'elle s'acquittait de ces soins, les enfants s'éveillèrent en frottant leurs yeux charmants qu'agaçait l'aurore. La voisine les rendormit doucement, les couvrit de pleurs et de baisers, et, ne prenant conseil que de son cœur, se dit : Emportons-les ..... Dieu fera le reste !.....

Le reste..... c'était tout !..... on va le voir..... Cette femme, mère comme la veuve, était pauvre comme elle. Son mari, travailleur laborieux et intelligent, gagnait bien quelques sous durant la bonne saison ; mais l'hiver il n'avait qu'un modique et hasardeux salaire pour nourrir ceux qu'il aime.

A l'heure du repas, il revint au logis ; sa femme était distraite et rêveuse. Elle se demandait comment il recevrait les deux enfants de la veuve, et s'il verrait sans peur ces pauvres affamés mordre au pain dont vivaient ses enfants.

— Femme, lui dit-il en l'embrassant, d'où te vient cet air si triste ? Aurais-tu quelque souci ?

— Rien, mon ami ; rien ne trouble mon bonheur ni le tien..... ce qui m'afflige, c'est le malheur d'une autre.....

— Et quel est ce malheur ?..... Explique-toi.

— Eh bien ! notre voisine est morte cette nuit.

Et la charitable femme, en prononçant ces mots, sentait re